

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 64 (1926)
Heft: 10

Artikel: Premier printemps
Autor: Doron, Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-220149>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :

Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

l'Agence de publicité : Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNEABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

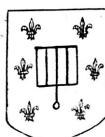
ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

ARMOIRIES COMMUNALES

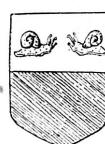


GINGINS. — L'écu de cette commune est blanc, soit d'argent, chargé d'un gril noir entouré de six fleurs de lys rouges en façons de bordure: deux au-dessus, deux au-dessous et une de chaque côté du gril.

Le gril est l'attribut de St-Laur rent (qui fut grillé vif) patron de la chapelle de Gingins. Pourquoi les fleurs de lys figurent-elles sur les armoiries ? Nous serions heureux de le savoir.



CHAMPMARTIN. — Cette minuscule commune d'une quarantaine d'habitants, au district d'Avanches, possède des armoiries sur lesquelles on voit une écrevisse rouge sur un fond blanc. Cet écu figure sur un vitrail du temple paroissial, (de Montet-Vully) et fut proposé par feu M. Châtelain, architecte, à Neuchâtel ; des personnes âgées de Champmartin lui avaient assuré que cette localité possédait des armoiries sur lesquelles était une écrevisse et même un sceau sur lequel était gravé ce crustacé (ou une pince d'écrevisse). Le ruisseau qui coule à Champmartin était, dit-on, abondamment pourvu de ces animaux.



MARNAND. — Cette commune du district de Payerne possède des armoiries peu héraldiques et pas décoratives du tout. Dans son passé historique, Marnand aurait trouvé de quoi faire quelque chose de très bien. Il est à espérer que l'écu nous donnera le dessin ici, fera place à quelque chose de mieux.

L'eau est divisé en deux horizontalement comme l'eau vaudois : blanc en haut, vert en bas ; sur le blanc deux escargots d'or affrontés qui ont un petit air « à la bourguignonne ».



POR SON PILLIESI

Il fu Touzeni frêssâve dâi pierre su la tserrâire. Cein l'eon metti que fâ châ et que trosse lê bré et lê tsambe. Quand on se redresse, semblâie que vo z'ite rontu ; tot vo peupe, vo trevougne, quemet s'ou avâi dâi z'einvé pertot : dëso lê piaute, ài dzénâo, amon lê cousse, avau la rita, su lo cotson, dëso la guergutetta. Et pu, on è arenâ à vo fêre crêre que voutre z'où sè voliant dézeinfatâ de voutra tsè. Po pénâblio l'e pénâblio. On è tot dêmësantsi !

Dan, lo fin Touzeni s'appouyive su sa masseta, quand passe dâi coo que voliavant lo mourgâ. Faut que vo diéssô que Touzeni sè laissâve pas embêtâ et que l'êfai on rebrûquâre de la mëtsance.

Adan, ion de ellia beindâ fasâi était de lo plieinfâtre et lâi fâ dinse :

— Eh ! pére Touzeni ! vo z'ai on meti pénâblio.

— Quasi-vo, que fâ lo fin ! Pénâblio ! Ouaïh ! Se voliâvo, saré pas ice. Se travaillo, l'e que vu travaiâlli. Autrameint, porri m'ein passâ. L'e prâo erdzeint po vivre sein rein fêre.

— Quemet, vo z'ai de que vivre sein rein fêre et vo vo z'arenâde ?

— Oi, mâ se voliâvo, lo farî pas.

— Porque lo fêde-vo, adan ?

— Por mon pliési !

— Eh bin ! ne crâo pas que lâi ausse bin dâi z'ovrâi quemet vo !

— Cein sè pâo bin, mâ ie su dinse... L'e que met mon oncllio, qu'a onna fortuna de conseliè et que travaille quemet on sacre. Se voliâve, farâi rein.

— Et que fâ-te voultron oncllio ?

— Le fâ lo patâi.

— Quemet ? voultron oncllio l'e retso et ie fâ io patâi ?

— Oi, ie fâ lo patâi. Mâ se voliâve lo farâi pas.

— Et porque lo fâ-te ?

— L'e por son pliési.

— Eh bin cein l'e biau !

— L'e su. L'e quemet mon pére. Vo crède que se voliâve l'arâi fauta de travaiâlli ? L'a onna campagne pè Maracon que l'e asse granta que tot-lo canton de Vaud. Et tot parâi, ie travaille ati et s'escormantse.

— Et que fâ-te voultron pére ?

— L'einterre lê moo ?

— Voultron pére l'e dinse retso et l'einterre lê moo ?

— Oi, mâ se voliâve lo farâi pas.

— Et porque lo fâ-te ?

— L'e por son pliési.

N'e pas fauta de vo dere que la beinda l'a laissi tranquillo lo pére Touzeni ! Marc à Louis.

LE VILLIE CLLIOTZE ET LOU VILLIO DEVESA

GAI ya grand temps que cein s'e passâ : l'e la nîma annaye que l'ant batzi la Gritelet à Chétzon.

On demeindze mâtin que fasâi grand bieu temps, été zu mè promenâ dein on bou, couilli quotiè maôron. Apri zu zela m'acheta su on tsirion dè mocha chêtez aô pi d'on sapin. Fasâi onna shaleu dâo diabilio ; né pas zu fauta de lâi itré grand temps po lâi beinâo. On tantinet apri, i'yo cuenim dâi voix dein lou botzalet qu'on dezai. Clliô voix dezan : « no daivain bin, no daivain bin ». De suite apri, dâi zautre que dezan : « No payérin, — no payérin » l'e bi zu vouâti, pas on âma. Mè su levâ su mon caôdou pô mi attiuta. Vaitzé on autre que dezai : « Can, — caan, — caan. » M'einlevine se ne lâi ya pas de la diablieri. Adon, mè su chondzi de fôtre lou camp. N'été pas liéva, que ié oüu dâi z'autre voix, plie illière, que dezan : « A la Saint-jamais, — à la Saint-jamais, — à la Saint-jamais ». Ié chondzi que liré pô mourga lê z'autre. Yavé bi guegnâ decé, de lê, adi mon. Mè su peinsâ de travessa lou boû à la couaite pô plie rein ouïre. N'irô pas petou arreva aô bord que dâi z'autre voix me criavon : « Dâdou ! — dâdou ! — dâdou ! » L'ein an dâou toutep, que mé su de. Mè su peinsâ grand temps que clliô villiô clliotze l'avant apprai, lou villiô dévesa assebin cuenim l'é dzeins, per tieu.

E. P. Morges.

LE VERRE

Nous ne pouvons rien trouver sur la terre
Qui soit si bon ou si beau que le verre

De nos bergers berceau charmant,
C'est tol, champêtre fougère,

C'est toi qui sers à faire
L'heureux instrument

Où souvent pétille

Mousse et brille

Le jus qui rend

Gai, riant,

Content.

Quelle douceur

Il porte au cœur !

Tot,

Tot,

Tot,

Qu'on m'en donne

Qu'on l'entonner !

Tot,

Tot,

Qu'on m'en donne

Vite et comme il faut !

L'on y voit sur ses bords chériss,

Nager l'allégresse et les ris.

Panard.

PREMIER PRINTEMPS

A l'horizon, les Alpes immenses estompent dans un ciel bleu tendre des dentelles de glaces, tandis que leur large base se fond dans une buée blanchâtre, dont la transparence permet tout juste de deviner dans leurs flancs pittoresques des festons de rochers et des échancreures gigantesques. Devant nous, dans le lointain, des forêts de sapins strient la plaine de lignes sombres qu'un œil peu exercé pourrait confondre avec de puissants barrages destinés à fermer la route à cette neige redoutée qui nous défie encore des sommets où elle continue à régner en maîtresse. Autour de nous, la Nature réchauffée par un soleil de jour en jour moins langoureux sort enfin de sa longue léthargie. Des poules blanches et grises, à la crête toute rouge, piquotent de droite et de gauche ou écartent d'un vigoureux coup de patte des restes de paille dont le pré verdoyant est encore parsemé. Des abeilles poussées par la faim tentent méfiantes un premier vol. A l'orée de la forêt de hêtres voisine, l'herbe jaunie a conservé le pli que lui a imprimé la neige, elle se laisse pendre, aplatie et sans force, dans le fossé de démarcation. L'adorable bête à bon Dieu des enfants, une coccinelle jeune semée de points noirs, se trémousse, encore engourdie, sur les feuilles sèches, tandis qu'un papillon nouveau-né se lance hardiment, tel un Christophe Colomb, à la découverte d'un monde inconnu. Sur les ronces entrelacées, des feuilles que le froid a recouvertes et empourprées recouvrent des restes de mûres desséchées. Des chatons de noisetiers s'ouvrent, s'étirent, se gonflent sous les caresses du doux soleil et, entre les feuilles mortes, des épataques dressent curieuses leurs corolles bleuâtres, cependant que la perce-neige, cette cloche inuite, vrai symbole de ce timide premier printemps qui voudrait sonner un angelus triomphal, mais ne l'ose de peur de provoquer le retour agressif des frimas, frissonne encore de l'étreinte des derniers froids. Plus loin, le ruisseau, gonflé par les sources régénérées et bordé de primevères et pâquerettes épanouies, coule affairé et pressé en boudouillant ses glouglous, comme s'il voulait rivaliser avec le gazouillement des oiseaux qui se content fleurettes sur les osiers tordus, dont les moignons émondlés font songer à des poings menaçant quelque seumeur de maléfices invisible.

Chaque année, en pareille saison, je revois en pensée cette délicieuse peinture de Kreidolf représentant le cortège des fleurs printanières, toutes personnifiées, se formant sous terre et se préparant à faire de gré ou de force irruption au grand jour à la recherche du soleil et du printemps. La terre est alors dans sa couche supérieure un véritable volcan de vie. Partout, à travers ses millions de pores, la sève longtemps refoulée surgit, jaillit et s'impose, redresse ce qui était abattu, colore ce qui était terni, donne du ressort à ce qui n'en avait plus, met en tout et sur tout un levain d'espoir, un reflet d'amour et de bonheur. Chacun, petits et grands, le brin d'herbe comme l'homme au faite de la gloire et des honneurs, a sa part de ce renouveau et pour un instant se laisse aller au charme de l'insouciance que cet excès de vie sème libéralement en nos coeurs.

Jean Doron.

Mot d'enfant. — Une fillette de quatre ans à qui le ciel venait de donner un petit frère, contemplait en silence, le bébé, dont on faisait la toilette, étendu tout nu dans son petit lit.

Soudain, s'adressant à sa maman :

— Maman, j'ai vu les yeux, le nez et la tétine du petit frère.

On a faim ! — Un campagnard était au restaurant avec quelques amis pour dîner. On sort des hors-d'œuvre. Le dîneur, pour qui c'était une nouveauté goûte un peu de tout, mais trouve tout de même qu'il y a bien peu de chaque mets. Il interpelle un garçon :

— Hé ! garçon, dites-moi, si vous ne nous donnez pas bientôt à manger, on bouffe tous vos échantillons.

DEMAIN !

Oh ! demain, c'est la grande chose ;
De quoi demain sera-t-il fait ?
L'homme, aujourd'hui, sème la cause,
Demain, Dieu fait mûrir l'effet.
Demain, c'est l'éclair dans la voile,
C'est le nuage sur l'étoile,
C'est un traître qui se dévoile,
C'est le bétier qui bat les tours,
C'est l'astre qui change de zôme,
C'est Paris suivant Babylone,
Demain, c'est le sapin du trône,
Aujourd'hui, c'en est le velours.

Victor Hugo.

Demain, pour beaucoup de gens, c'est surtout une excuse pour ne pas faire, aujourd'hui, ce qu'ils pourraient et devraient faire.

Demain, pour l'écolier, pour l'étudiant, c'est l'examen, avec toutes ses surprises.

Demain, pour le commerçant et l'industriel, c'est la traite à payer.

Demain, pour le capitaliste, c'est le fisc impitoyable.

Demain, c'est la grande décision à prendre.

Demain vient toujours trop tôt pour qui attend quelqu'événement désagréable ; trop lentement pour qui attend le contraire.

Demain, c'est l'éternel futur, c'est l'infini, c'est l'éternité, c'est l'angoissant inconnu.

« Demain, on rasera gratis », lit-on chez les barbiers facétieux.

Demain, pour la jeune fille qui soupire, c'est peut-être le prétendant désiré.

Demain, c'est peut-être la fortune, à moins que ce ne soit la misère, arrivant par un de ces coups inattendus du sort.

Demain, pour le patient, qui geint dans son lit, c'est le jour de l'opération. Pour le condamné, c'est celui de l'exécution.

Demain, pour le poète, c'est peut-être l'inspiration, vainement attendue jusqu'alors.

Demain, pour le peintre, pour le statuaire, c'est peut-être la visite du généreux Mécène espéré ; partant, c'est peut-être la gloire.

Demain, enfin, c'est tout ce qu'on voudra, bon ou mauvais ; heureux ou malheureux ; c'est ce qu'on désire et ce qu'on craint.

Aujourd'hui passe et disparaît à tout jamais ; demain est toujours là, devant nous, avec son mystère.

Mais laissons demain à demain, vivons au jour le jour, confiants en la Providence. Chaque jour suffit à sa tâche.

La Palice.

« VA TE FAIRE PHOTOGRAPHIER »

SUR la petite ville de St-Loup, brave cité montagnarde perdue au milieu d'un vallonnement de hautes crêtes hérissées, sauf au sommet, de sapins centenaires, la neige, au soir brusquement tomba.

En une nuit, sournoisement, un sable de glace enveloppa la terre. Surpris dans son engourdissement stationnaire, le thermomètre se replia sur lui-même, s'enroula sur la base comme un serpent frileux. Lentement, son échine ne décrivit plus que des cercles concentriques dont la tête se dégagait à peine. — Vingt-cinq degrés au-dessous de zéro, accusait l'instrument ; — aussi, dès le matin, l'active bourgade fumait de toutes ses cheminées et les lourds nuages noirs, cherchaient, mais en vain, à réchauffer un peu cette atmosphère sibérienne.

Oh ! ces terribles hivers, leur réputation était solidement établie ! Les gens de la pâme volontiers narguaient leurs concitoyens d'en haut, qui, malgré les inconvénients de leur situation intolérable parfois, restaient attachés à ce sol qu'ils chérissaient entre tous.

Il est vrai que la petite ville de St-Loup jouissait d'une célébrité mondiale. Ses montres, l'habileté de ses ouvriers, avaient étendu bien au-delà de ses frontières, sa renommée grandissante. Aujourd'hui encore, la majorité de ce peuple passe, quotidiennement, jusqu'à douze, voire même, jusqu'à quinze heures devant ses établissements presque en bouger.

Malgré cela, la santé du corps et celle de l'esprit n'en étaient pas amoindries, loin de là ; jamais on ne rencontrait de plus joyeux compères que là-haut. De plus, la vie de famille y était charmante, des réunions intimes rompaient aimablement la dure intempérie des temps.

Comme partout, les hommes avaient leurs petites habitudes, jalousement ils se réservaient leur samedi soir qu'ils passaient à la brasserie. Des brasseries, il y en avait de très confortables, mais aucune n'était mieux fréquentée que celle d'Aristide, sis à l'angle de la « Rue de la République » et de la « Croix du Marché ». Dès qu'on en franchissait le seuil, l'atmosphère de la salle vous baignait de ses douces effluves. Alors, prestement, on se débarrassait des gants fourrés, du lourd manteau, du désagréable cache-nez ; — puis, plus à l'aise, on saluait les consommateurs, presque toujours les mêmes et toujours aux mêmes places, jusqu'à ce qu'on eut regagné la sieste propre, accueilli par de joyeux lazzi.

Sur les banquettes recouvertes de coussins d'un céramical, on distinguait à l'angle obscur de la salle, le poète Dèche, maigre comme un don Quichotte et tout aussi fou que lui. « Un poème gigantesque », disait-il « dort sous la fragile paroi osseuse de mon large front bombé !... Un poème de six mille vers au moins, en face duquel, le roman de la Rose, n'est qu'un jeu d'enfant ». — Anxieusement, la ville attendait la venue de ce chef-d'œuvre qui devait ajouter un nouveau fleuron à sa couronne, immortaliser son nom ; — mais les années passaient, passaient, et comme Sœur Anne, la cité ne voyait rien venir.

Pour confident, notre poète avait un autre courtisan des Muses, le peintre Baille, homme à la face bovine et chargée de loupes. De talent, il n'en avait guère, il semblait s'être confiné dans la barbe blonde épaisse qu'il portait et l'énorme lavallière noire qui flottait sur son opulente poitrine d'Hercule gonflé et graisseux.

Les autres tables étaient occupées par des industriels, des commerçants que ne hantiaient pas d'illusaires chimères et dont la bonne humeur se donnait libre carrière.

Dès neuf heures du soir, les jeux battaient leur plein. Ici, le jacquet était en honneur ; — là, les échecs. Les faces des joueurs, congestionnées par les machinations infernales, apparaissaient longues et soucieuses, tandis que, bruyants, les amateurs de cartes s'en donnaient à cœur joie. Les uns après les autres, on les voyait développer entre leurs doigts agiles, l'éventail multicolore de leur chance respective, et les mêmes exclamations, joyeuses, goguenardes ou piteuses, animaient les parties.

Attirés par le bruit, les habitués des tables voisines s'approchaient, regardaient dans les jeux, soupesaient les chances, puis les parties se succédaient avec toujours le même entraînement.

Du reste, plusieurs d'entre eux passaient pour de véritables as, tel ce fameux Renaud, insuperable très certainement. Ah ! celui-là, il jouait en virtuose, son étonnante mémoire l'aidait puissamment. Dès les cartes données, le jeu à peine commencé, il devinait ce que l'adversaire possédait, puis laissant aller la partie, se réservant à coups sûrs, il partait en guerre, ramassait infalliblement toutes les cartes. — Conscient de sa force, orgueilleux en diable, il se plaisait à être « roi » tout un soir, — un « roi » sans royaume ni couronne, par ce fait, sans souci. Pourtant ce orgueil lui coûtait parfois, vidait un peu sa bourse, toujours bien garnie. Sans doute que certaines parties, Renaud ne les remportait qu'à force de ruse, de calcul et d'audace. Quelquefois aussi, les expressions bêtées, les mimiques des spectateurs, les mots inopinément lâchés l'éclairaient sur ses partenaires. M. Renaud ne négligeait aucun indice susceptible de l'aider à son succès. — Bien sûr que lorsque les révélations étaient par trop suggestives, des admonestations copieuses tombaient à l'adresse du bavard. Alors, vertement, on le priaît de mieux tenir sa langue.

Or, ce samedi-là, une nervosité toute particulière régnait à la table où jouaient messieurs Renaud, Leuba, Berthoud et Martin. Il est vrai que notre ami Renaud avait lancé l'insolent défi d'être roi, dans une partie bien compromise et de l'emporter quand même. Exaspérés de tant d'aplomb, ses amis avaient relevé le gant ; — ils riaient de cette folle prétention qu'ils narguaient le plus aimablement du monde et qui aiguillonnait leur cupidité mise si témoirement à l'épreuve. — Le défi lancé, puis relevé aussitôt, un nombre considérable d'amis faisaient cercle autour d'eux, s'imposaient en juges.

Nathan, le juif, qui regardait toujours dans les jeux, sans jamais y prendre part, de peur d'y laisser quelques plumes, ne manqua pas de grossir le rang des spectateurs. Nathan, de race, était connu de l'établissement. Ce petit homme dodu, avisé, prudent, servait souvent de cible aux sarcasmes, mais ces derniers coulaient sur sa grosse personne sans jamais l'atteindre profondément. Combien de fois déjà sa mauvaise manie d'exprimer, tout haut, des réflexions qui déroutaient les joueurs, lui avaient attiré de sévères réprimandes qu'il oubliait aussitôt. A l'ouïe du défi, sa curiosité fut en éveil. Il rôda autour des joueurs comme la hyène doit rôder autour d'une proie.

La partie commença. Renaud possédait le valet qui majestueusement tomba, entraînant dans sa chute trois autres atouts.

— Et maintenant le nel ! cria-t-il, triomphalement. — Un concert de protestations s'éleva.

— Sacré Renaud !... Ah !... Est-ce qu'ils nous auraient, la canaille !

Ce fut à ce moment précis que Nathan qui se promenait toujours, insinua à l'oreille de l'un des adversaires de Renaud, tout bas, sans être entendu, croyait-il, alors que celui-ci abaissait son as.

— Garde ton roi ! Leuba... et joue ton dix, ton roi devient boc, — je le sais !

Vrai ou faux, le malencontreux conseil avait été entendu par Renaud lui-même.

— Ah ! interrompit-il, durement. T'ai-je donc Nathan, engagé pour souffler à mes partenaires ce qu'ils doivent jouer ?... Allons ! vieille lessiveuse !... Tais-toi !... »

Mais comme Nathan narguait son interlocuteur, divulguait d'autres secrets ayant rapport au jeu ; visiblement, la patience de Renaud s'épuisa. Un juron sonore s'échappa de ses lèvres et, brusquement, on le vit poser ses cartes sur la table, prendre Nathan par le collet puis, le faisant pirouetter sur lui-même, le chasser hors du local, tout en lui criant :

— Allons !... Nathan !... j'en ai assez !... Fiche le camp !... Va te faire photographier !...

Faible, honteux, stupide, Nathan n'avait pas la force de résister à la colère de Renaud. De plus, devant l'unanimité des protestations, Nathan